

le premier souvenir tangible qu'elle avait de lui depuis cinq mois, et elle paraissait ne pas sentir ce qu'elle aurait dû y trouver de douloureux, ne pas se douter qu'un regret, une souffrance, un sacrifice héroïque pussent se cacher sous la froideur de cet adieu, car elle n'avait ni hésitation ni remords. Elle porta enfin dans la même cachette où se trouvait déjà le portrait de Richard, la lettre qu'elle voulait ne montrer qu'à Osmin, et lorsque, étonnés de son silence, ses parents, n'y tenant plus, finirent par s'enquérir des nouvelles reçues, avec une insensibilité qui les stupéfia, elle répondit :

— Vous ne savez donc pas ? Richard demande le divorce !

Ils s'entre-regardèrent, consternés. La vague inquiétude leur était venue déjà que cela devait finir ainsi.

Pour l'acquiescement de sa conscience, M. d'Avron prononça :

— Ne te hâte pas ; attends encore... le plus longtemps possible. On ne saurait trop réfléchir avant de faire un pareil éclat.

— L'éclat ne sera pas grand.

— Relativement... mais je regrette...

— Il n'y a rien à regretter ; cet état de choses ne pouvait durer.

— C'est pourtant vrai qu'on ne peut passer sa vie à attendre un mari qui ne veut pas revenir ! soupira M. d'Avron en se tournant vers sa femme.

Celle-ci prenait la chose au tragique :

— C'est mal, ce que tu fais, Simone, c'est très mal, disait-elle navrée.

— Mais ce n'est pas Simone ! cria M. d'Avron, trouvant moyen de tout concilier. C'est ce malheureux Richard qui cause encore ce scandale, c'est lui qui introduit cette demande en divorce, qui nous traîne devant les tribunaux. Il ne manquait plus que cela ! Je vais faire venir Osmin.

L'idée de se débarrasser sur Osmin de tous les soucis en perspective le consola un peu. Mais à Mme d'Avron la résignation était plus difficile.

— Je ne t'avais pas élevée pour faire de toi une femme divorcée ! disait-elle à Simone.

Et elle ne se calmait pas quand sa fille, lui baisant les mains, répétait :

— Maman, je suis obligée d'agir comme j'agis, et je ne serai pas indigne de vous.

La pauvre femme était trop faible pour combattre tant de volontés réunies.

Osmin lui-même, probablement bien aise d'avoir une cliente de plus, poussait la procédure avec une activité incroyable. Il disait :

— Il faut que la chose soit enlevée avant les vacances.

Malgré la chaleur de juillet, M. d'Avron, maintenant affamé de villégiature, était cloné à Paris avec sa famille, et Thomas Erlington avait dû revenir, muni de la procuration de Richard, pour veiller sur place aux intérêts de son cousin.

Ce mandat rendait assez difficiles ses relations avec l'hôtel d'Avron. Il ne s'y présentait qu'à de rares intervalles, et seulement pour des nécessités d'affaires pressantes.

Un matin, il apparut, très contrarié.

— Bon ! qu'y a-t-il encore ? dit M. d'Avron pressentant un désagrément.

— Une grosse difficulté... une chose pénible pour tout le monde. L'avoué de Richard vient de me dire qu'avant que l'affaire vienne au tribunal, les deux époux sont tenus de comparaître en personne devant le président, censé chargé de les réconcilier.

— Ces magistrats ne savent qu'inventer pour tourmenter les gens ! grommela M. d'Avron. A quoi cela peut-il servir ?

Il ne suffit pas qu'une obligation soit absurde pour qu'on puisse s'y soustraire, et, le code en main, on dut reconnaître que la formalité était indispensable.

— Ne nous inquiétons pas trop, dit Simone, trouvant une échappatoire, car, assurément, Richard refusera de venir.

— Alors dit Thomas découragé, le procédé tombe et l'affaire reste en suspens !

— Il faut cependant sortir de là, maugréait M. d'Avron.

Tous demeuraient consternés, tandis qu'à part Mme d'Avron bénissait la Providence et trouvait pour la première fois que la législation française réservait de douces surprises.

Elle s'était trop hâtée de se réjouir. Quelques jours après, Thomas revint avec des nouvelles inattendues.

— Richard est encore plus acharné dans ses projets que je ne l'avais pensé, dit-il à Simone.

Il épiait le visage de la jeune femme, qui ne trahit qu'une vive appréhension, tandis que d'un ton mal assuré elle demanda :

Vous croyez qu'il va revenir ?

— Cela se pourrait... Mais pourquoi vous agiter ainsi ?

— Vous ne songez donc pas à ce que sera pour moi cette entrevue ?

— Oui, vous redoutez l'émotion, les anciens souvenirs. Et, qui

sait ? peut-être, en retrouvant Richard, changerez-vous d'avis. Il est encore temps.

— Rien ne peut me faire changer, je vous le jure ; j'ai plus de caractère que vous ne croyez.

Le pli énergique de la lèvre de Simone s'accusait plus profondément que jamais, et toute sa physionomie exprimait une indomptable décision. Ce n'était plus la jeune fille ignorante, inexpérimentée, que lady Eleanor avait pu tromper, effrayer, contraindre ; c'était une femme intelligente, volontaire, passionnée, qui, pour défendre sa liberté, pour conquérir son bonheur, était résolue à faire bon marché des vains scrupules, des attendrissements stériles.

— Richard viendra ! murmura Thomas.

— Eh bien ! dit-elle avec un soupir, qu'il vienne ! Encore cette épreuve ; ce sera fini ensuite.

Elle pencha la tête. Ses traits s'adouciaient. Déjà, elle semblait entrevoir le terme de ses chagrins, un avenir plein de promesses.

Le même miracle éblouit Thomas. Il avait trop de tact pour hasarder un mot, une allusion prématurée ; mais, en la quittant, dans l'ombre du vestibule, il eut l'audace de porter à ses lèvres la main qu'elle ne lui retirait pas.

L'obscurité était profonde heureusement, assez profonde pour qu'il ne vit pas ensuite cette même main se relever d'un geste violent presque à la hauteur de son visage, puis retomber, arrêtée par une pensée, une réflexion.

— Qu'est ce qu'on t'a fait ? dit Georges à sa sœur quand elle entra. Tu as l'air fâchée.

— Oui, je suis fâchée, mais je suis contente aussi. Tu ne sais pas encore qu'on peut être content et fâché de la même chose !

— Non, dit Georges ouvrant de grands yeux.

Il s'habitua à ne plus comprendre ce qui se passait autour de lui, et, relégué dans son coin pendant les conférences interminables des grandes personnes, il s'abandonnait à une inquiétude vague.

Madeleine elle-même s'attristait, et les domestiques opinaient mal de la situation en voyant devenir de plus en plus fréquentes les visites d'Osmin, les petites colères de monsieur et les grandes migraines de madame.

Au milieu de cette agitation dont elle était la cause, Simone seule restait très calme dans la fermeté inébranlable de son parti pris, et elle ne faiblit même pas quand, un soir, Osmin annonça :

— Il est arrivé, et vous allez tous les deux demain chez le président.

M. d'Avron lui-même ne ferma pas l'œil de la nuit. Quant à sa femme, elle se trouvait aussi défaite, aussi désolée, que si elle eût assisté à l'écroulement de son propre bonheur.

Secrètement, elle était allée chez l'avoué de Thomas Erlington, demandant à voir Richard ; mais, pour bien montrer qu'il se bornait à subir les exigences inévitables de la loi et qu'il écartait toute idée de conciliation, le mari de Simone avait caché soigneusement le lieu de sa résidence à Paris.

Il ne verrait sa femme qu'au Palais de justice.

Le rendez-vous était pour trois heures.

A toute force, Mme d'Avron voulait accompagner sa fille, qui s'y opposait formellement.

— Elle a raison, dit M. d'Avron, lui-même très impressionné. Vous n'êtes pas en état de soutenir cette entrevue. C'est moi qui conduirai Simone.

Mais, avec un égal empressement, la jeune femme déclina cette offre, expliquant ;

— Personne ne peut entrer avec moi dans le cabinet du président et, pour aller jusque là, Osmin me suffit.

Comme on insistait, elle ajouta :

— Je préfère qu'il en soit ainsi. Je vous en prie, laissez-moi agir à ma guise !

Depuis ces derniers temps, elle s'était singulièrement émancipée. Elle dirigeait ses affaires seule avec Osmin, et quelque chose en ses manières imposait, même à ses parents, le respect de sa volonté nette et ferme. Ils n'osèrent donc la presser davantage.

L'approche du moment critique la trouvait en pleine possession de ses facultés. Toute la matinée, Mme d'Avron attendit en vain le petit évanouissement ou, au moins, la crise de larmes qui semblait de rigueur et quand, les chevaux déjà attelés, Simone descendit de sa chambre, c'est à peine si elle avait aux joues une rougeur un peu plus accentuée, dans les yeux un peu plus d'excitation qu'à l'ordinaire.

— Que tu es belle ! s'écria Georges, dégringolant l'escalier à califourchon sur la rampe pour venir admirer de plus près les magnificences de la toilette de sa sœur.

Elle avait une simple robe noire en soie légère et un grand chapeau de paille garni de plumes ; mais c'étaient la robe et le chapeau qui lui allaient le mieux.

Simone, debout sur la dernière marche, se retourna complaisamment et demanda :